



GIACOMO LEOPARDI
A L'ITALIE

I

Ô ma patrie je vois les murs, les arcs,
Les colonnes, les statues et je vois les désertes
Tours de nos ancêtres,
Mais la gloire non pas,
Ni ne vois le laurier ni le bronze dont furent
Chargés nos pères, anciennement. Et faible maintenant
Tu montres le front nu, nue la poitrine.
Et combien de blessures, et quelle
Pâleur, et tout ce sang ! Mes yeux te fuient,
Dame plus belle que les femmes ! Moi je demande
Au ciel, au monde, de me dire, oui : dites-moi ;
Qui l'a réduite ainsi ? Mais voilà pire,
Puisque ses bras croulent tous deux sous maintes chaînes,
De sorte que, par terre, assise et les cheveux
Déliés et découverts,
Elle mise en l'oubli, l'inconsolée,
A tourné vers les pieds son visage qui pleure.
Pleure, c'est de raison mon Italie ; tu étais née
Pour vaincre les nations,
Avec le sort en aide ou contre lui.

Tes deux yeux, s'ils versaient
Ta plainte énormément comme des sources, larmoieraient
encor trop peu
Devant le tort que l'on t'a fait, la honte que tu souffres ;
Finir pauvre servante, toi qui commandais.
Quand lui souvient d'alors comment tu fus,
Quel homme, écrivant ou parlant,
N'affirme pas : elle était grande, ne l'est plus ?
Pourquoi ? Pourquoi ? Où sont la force antique
Et les armes, où sont-elles, la valeur et la constance ?
Contre quel adversaire as-tu brisé l'épée immense ?
Qui est-ce qui t'a trahie ? Quelle puissance
Forte parvint par quels moyens à te soumettre à quels travaux
durant quoi tu perdis
Le noble habit, et ample, et le voile aussi blond que de l'or ?
Comment eut lieu la chute et quand
Qui te rua si loin des hautes voûtes ? Et n'y a-t-il
Personne qui pour toi bataille, parmi les tiens personne
Qui te défende ? Ici les armes, donnez les armes : seul je vais
moi les prendre
Et combattre et moi seul jusqu'à mourir ne pas les rendre.
Toi, mon ciel, fais que mon sang chaque poitrine gagne
D'Italie notre lande pour y ardre comme flammes.

Où sont tes fils ? J'entends les sons
D'armes et chars, voix et tambours : ils sont partis, tes fils
aimés d'amour,

Faire la guerre dans d'autres pays. Attention,
Italie, écoute-moi. Sous forme de vision me vient,
Je crois, le spectacle emmêlé
De chevaux, soldats à pied,
Poussière, choses qui fument, et tout cela ondoie et aussi
des épées
Comme des lumières de foudre entre les brumes. N'en
tires-tu
Nul réconfort ? N'as-tu pas même
Le cœur de tourner ces lueurs ébranlées de ton regard vers
l'incertaine
Aventure ? Au nom de quoi les jeunes Italiens
Luttent-ils dans ces plaines ? Je vous appelle à l'aide,
Présences divines : les aciers sont par les nôtres
Brandis au service d'une autre
Terre que l'italienne. Pauvre celui mourant tué lors d'une
guerre,
Non pas pour le sol de ses pères, pour sa femme dévouée,
Ni pour ses chers enfants, mais par les ennemis quelconques
De quelconques autres gens, celui ne pouvant donc
Prononcer telle phrase dernière : Pays natal
Et nourricier, la vie qu'un jour tu m'as donnée, ici je te la
rends.

Baisée par la chance, adorable, bénie
L'ère antique, où se pressaient pour leur patrie
Vers la mort multitudes de peuples.
Et toi, lieu d'honneur et de gloire à jamais,
Mince passage thessalien, où la Perse
Et le destin eurent de moindres forces
Qu'une poignée d'hommes de cœur libres et justes ! Il
me semble que ta brousse
Et ta pierre et ton onde et tes montagnes content
D'une voix seule au promeneur
Comment des troupes invaincues
S'effondrèrent les guerriers fidèles à la Grèce, comment
leurs corps
Jonchèrent la rive
A perte de vue. Alors, traversant
L'Hellespont fuyait Xerxès
Aussi couard qu'il fut féroce et dont les descendants
Se rirent ; puis, observant
Les airs, la plage et la terre, montait Simonide
Sur Anthéla, cette colline
Où mourir
Délivra de la mort pour toujours l'armée sublime.

Et l'une et l'autre joue baignées de larmes,
Le souffle court, sous la poitrine, et vacillants les pieds,
² Lui de chanter, tenant la lire dans ses mains :
Béatissimes vous, qui offrites le sein aux lances ennemies
par amour d'elle, qui
Vous fit exister sous le jour de Soleil ; vous que la Grèce
Vénère et que le monde admire. Quelles
Passions suprêmes conduisirent
Vos âmes jeunes vers les armes, les dangers, le destin cruel ?
Je vous demande, fils : mais comment se peut-il

Que votre dernière heure
 Vous parut si aimable, lorsque tous, riant, vous avez couru
 vers
 Le trépas, malheureux et terrible ?
 Chacun de vous semblait non pas
 S'avancer vers la mort, mais rejoindre une danse
 Ou un festin splendide : et pourtant le Tartare, noire béance,
 vous attendait
 Et dans son fond le fleuve mort ; et vos épouses
 Ni vos enfants
 N'étaient proches de vous, quand, sans que nul
 Ne vous pleure ni apaise
 Par des baisers, vous mouriez dessus la dure grève.

Mais non sans que les Perses ne se vissent infliger un
 châtement atroce
 Et qu'à jamais les torturât l'angoisse. De même que
 Le lion, au milieu
 De telle troupe de taureaux, tantôt bondit
 Sur la croupe de l'un
 D'entre eux, puis
 Lui cave le dos de ses crocs, tantôt lui mord
 A pleines dents le flanc, tantôt la cuisse, ainsi
 La colère des cœurs grecs et la vertu se déchaînèrent
 Sur la cavalerie des Perses. Il te faut voir, là, les destriers que
 l'on renverse,
 Donc atterrés les chevaliers, et voir des vaincus
 La fuite qu'entravent les chars et les tentes détruites ; et voir
 Comme il dévale le premier, ce tyran pâle, échevelé ; et voir
 enfin les Grecs,
 Imprégnés, maculés de ce sang de barbares, les héros,
 Cause de maux infinis pour les Perses,
 Succombant à leurs plaies,
 Peu à peu s'effondrant les uns dessus les autres. Puissiez-vous
 vivre, vous vivrez :
 Bâtissimes vous, aussi tard
 Que mots ce monde aura pour dire
 Ou écrire une histoire.

Seront arrachées de leur ciel
 Les étoiles, tomberont dans la mer et, allant
 S'éteindre sur le fond, siffleront avec stridence, mais la
 mémoire
 De vos exploits, l'amour
 Que vous portent les hommes encor n'auront passé ni même
 Faibli. Votre tombe est sacrée ; ici
 Viendront montrant à leurs enfants les mères
 Les marques belles de votre sang, hommes bénis, et me voici
 Au sol me prosternant, baisant l'herbe et les pierres qui,
 d'un pôle
 A l'autre de la terre, auront les louanges, les honneurs,
 sempiternellement. Puissé-je
 Être avec vous, moi aussi, là-dessous, ce sol noble, je voudrais
 tant
 Qu'il soit mou de mon sang, ainsi qu'il l'est du vôtre.
 Mais, si le destin
 N'est pas

Tel et ne consent que moi, écroulé sur le champ de
 bataille,
 Pour la Grèce je ferme les yeux et qu'ils scintillent
 Dans l'agonie, puisse du moins avec l'accord des cieus
 La modeste renommée
 De votre chantre tenir, auprès des gens à venir,
 Aussi longtemps que votre gloire va durer.

3

A L'ITALIE

COLLECTION TURINOISE

GIACOMO LEOPARDI

4